

teur du train se multipliait pour répartir les voyageurs attardés dans les compartiments où l'on apercevait encore quelques places inoccupées.

Le sous-chef de gare, lui, se promenait, important et grave, surveillant tous les détails du service et allant de temps à autre prendre les ordres de son chef, dont le bureau ouvrait de plain-pied sur le quai, par une grande porte vitrée.

Peu à peu les wagons se remplirent; la présentation des billets eut lieu; et bientôt, sur toute la longueur du train, il ne resta plus ouverte qu'une seule portière à la poignée de laquelle pendait l'écriteau bien connu : "*Coupe réservé.*"

Ce coupe était vide.

Mais les voyageurs auxquels il était destiné n'étaient pas loin sans doute, car le conducteur se tenait impassible auprès de la portière, attendant ceux qui devaient y prendre place.

Enfin, la locomotive lança deux ou trois appels stridents qui éclatèrent, répercutés par les échos sonores de la voûte; c'était le signal précurseur du départ; et aussitôt deux hommes, accompagnés par le chef de gare lui-même, se dirigèrent sans trop se presser vers le *coupe réservé.*

9

L'un des deux voyageurs était un homme d'une soixantaine d'années environ, cheveux gris, barbe blanche, courbé par l'âge autant que par une longue habitude du travail. Une certaine distinction perçait sous son allure un peu pesante, et sa démarche était encore alourdie et embarrassée par un énorme sac de cuir à fermoir d'acier, qu'il portait sous son bras.

Celui qui le précédait avait quarante ans à peine, et à sa tenue modeste, à ses traits vulgaires, on devinait tout de suite que l'on avait devant soi quelque agent subalterne.

Il portait, lui, deux sacs au lieu d'un, et marchait